

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 49

Artikel: Le faux-col
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Ah ! il faut que je mette mon corset... quand je ne l'ai pas, je suis si mal à mon aise...

La propriétaire d'une grande maison parisienne, qui donne le ton de la mode, disait, touchant ce retour premier empire :

— Pour les robes, je ne vois pas très bien cela ; pour les manteaux, c'est autre chose. Les empiècements, broderies et garnitures jouent un trop grand rôle depuis longtemps pour qu'on ne soit pas obligé de chercher le moyen de les faire valoir au mieux. Pour cela, j'ai dû faire la taille aussi courte que possible.

» Je ne dédaigne pas le style Empire. Je lui emprunte beaucoup d'ornements, de détails de broderie. Il n'y a qu'une chose qui ne me sourit pas, c'est de poser la taille sous les bras. Et maintenant, pour cet hiver, mes manches sont relevées par pointes originales, avec beaucoup d'ampleur dans le haut. C'est presque la manche à gigot, mais enfin ce n'est pas tout à fait cela.

» Les velours, grâce à leur légèreté, à leur souplesse et surtout à leurs coloris très variés, ont beaucoup de succès cet hiver. Il y a particulièrement un velours Saint-Hubert, c'est-à-dire à côtes comme les vêtements des gardes-chasse, qui permet de faire des choses ravisantes.

» Il y a aussi les vêtements jaquette d'allure militaire ; la jaquette militaire hussard, par exemple, a grand succès auprès des jeunes femmes. »

Eh bien voilà, mesdames, faites-en votre profit. Soyez toujours gracieuses — il vous est si facile de l'être — vos maris ne vous demandent que cela, à condition toutefois qu'il ne leur en coûte pas trop d'argent.

Le mal du jour. — Un cocher descend à fond de train la rampe du Valentin.

— Mais prenez donc garde, lui crie son client, vous allez nous faire casser le cou.

— Ça m'est égal ! Je suis dégoûté de la vie.

Les bougreries marchent. — Comment que ça va, demandait-on récemment à un aubergiste, la famille est bien et les affaires marchent ?

— Voilà, ça va... ça va... La vente du vin ne va pas fort ; l'argent est rare, mais Dieu soit bénit, l'absinthe et l'eau-de-vie n'ont jamais été mieux. Dans un temps, on vendait à la pinte deux ou trois cents litres de ces bougreries ; aujourd'hui, il faut bien compter le double.

Dans l'intimité. — Monsieur à madame : « Tiens, chérie, voici des fleurs que tu m'avais données lors de nos fiançailles, il y a vingt-sept ans. Ah ! nous nous aimions bien alors ! »

Madame à monsieur : « Certainement, mon ami. Nous étions si bêtes !... »

Chez le meige Minxit.

M. Lapie, libraire, à Lausanne, vient de rééditer *Mon oncle Benjamin*, le chef-d'œuvre de Claude Tillier, à qui sa ville natale, Clamecy, a érigé récemment une statue. Nous détachons de ce livre les pages où l'auteur raconte la visite que son oncle, le médecin Benjamin Rathery, fit au « meige » Minxit, qui lui offrait la main de sa fille.

M. Minxit, après avoir décoiffé, avec Benjamin, quelques-unes de ses meilleures bouteilles, le conduisit dans sa maison, dans sa cave, dans ses granges, dans ses écuries ; il le promena dans son jardin et le força à faire le tour d'une grande prairie arrosée d'une source vive et plantée d'arbres, qui s'étendait derrière l'habitation, et à l'extrémité de laquelle le ruisseau formait un vivier....

— Voilà ma propriété, dit M. Minxit ; quand tu seras mon gendre, elle sera à nous deux, et, ma foi, quand je n'y serai plus....

* CLAUDE TILLIER. *Mon oncle Benjamin*. Préface de Lucien Descaves. Lausanne, A. Lapie ; Paris, A. Bertout. Imprimé par Fritz Ruedi, Lausanne.

— Entendons-nous, fit mon oncle, êtes-vous bien sûr que M^{me} Arabelle n'a aucune répugnance à m'épouser ?

— Et pourquoi en aurait-elle ? Tu ne te rends pas justice, Benjamin. N'es-tu pas joli garçon entre tous ? n'es-tu pas aimable quand tu le veux et autant que tu le veux ? et n'es-tu pas homme d'esprit par dessus le marché ? .. Ce qu'il me faut à moi, c'est un enfant du peuple, un homme comme toi, Benjamin, avec lequel je puisse rire, boire et philosopher ; un médecin habile qui exploite avec moi ma clientèle, et supplée, par sa science, à ce que n'aura pu nous révéler la divination des urines.

— Un instant, dit mon oncle, je vous préviens, monsieur Minxit, que je ne veux pas consulter les urines.

— Et pourquoi, monsieur, ne voulez-vous pas consulter les urines ? Va, Benjamin, c'était un homme d'un grand sens, cet empereur qui disait à son fils : « Est-ce qu'ces pièces d'or sentent l'urine ? » Si tu savais tout ce qu'il faut de présence d'esprit, d'imagination, de perspicacité et même de logique pour consulter les urines, tu ne voudrais faire d'autre métier de ta vie. On t'appellera charlatan, peut-être ; mais qu'est-ce qu'un charlatan ? un homme qui a plus d'esprit que la multitude. Et, je te le demande, est-ce la bonne volonté ou l'esprit qui manque à la plupart des médecins pour tromper leurs clients ? — Tiens, voilà mon fifre qui vient probablement m'annoncer l'arrivée de quelques fioles. Je vais te donner un échantillon de mon art.

— Eh bien ! fifre, dit M. Minxit au musicien, qu'y a-t-il de nouveau ?

— C'est, répondit celui-ci, un paysan qui vient vous consulter.

— Et Arabelle l'a-t-elle fait jaser ?

— Oui, monsieur Minxit ; il vous apporte de l'urine de sa femme qui est tombée sur un perron et a roulé quatre ou cinq marches. Mademoiselle Arabelle ne se rappelle pas au juste le nombre.

— Diable ! dit M. Minxit, c'est bien maladroit de la part d'Arabelle ; c'est égal, je remédierai à cela. Benjamin, va m'attendre dans la cuisine avec le paysan, tu sauras ce que c'est qu'un médecin qui consulte les urines.

M. Minxit rentra dans sa maison par la petite porte du jardin, et cinq minutes après il arrivait dans sa cuisine, harassé, courbaturé, une cravache à la main, et revêtu d'un manteau crotté jusqu'au collet.

— Ouf ! dit-il en se jetant sur une chaise, quels abominables chemins ! je suis brisé ; j'ai fait ce matin plus de quinze lieues ; qu'on me débute bien vite et qu'on me bassine mon lit.

— Monsieur Minxit, je vous en prie ! lui dit le paysan, lui présentant sa fiole.

— Va-t-en au diable avec ta fiole ! dit M. Minxit ; tu vois bien que je n'en peux plus. Voilà comme vous êtes tous ; c'est toujours au moment où j'arrive de campagne que vous venez me consulter.

— Mon père, dit Arabelle, cet homme aussi est fatigué ; ne le forcez pas à revenir demain.

— Eh bien, voyons donc la fiole, dit M. Minxit d'un air extrêmement contrarié ; et s'approchant de la fenêtre : Cela, c'est de l'urine de ta femme, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, monsieur Minxit, dit le paysan.

— Elle a fait une chute, ajouta le docteur, examinant de nouveau la fiole.

— Voilà qui est on ne peut mieux deviné.

— Sur un perron, n'est-il pas vrai ?

— Mais vous êtes donc sorcier, monsieur Minxit ?

— Et elle a roulé quatre marches.

— Cette fois, vous n'y êtes plus, monsieur Minxit ; elle en a roulé cinq.

— Allons donc, c'est impossible ; va recompenser les marches de ton perron, et tu verras qu'il y en a quatre.

— Je vous assure, monsieur, qu'il y en a cinq et qu'elle n'en a pas évité une.

— Voilà qui est étonnant, dit M. Minxit, examinant de nouveau la fiole ; cependant il n'y a bien là-dedans que quatre marches. A propos, m'as-tu apporté toute l'urine que ta femme t'avait remise ?

— J'en ai jeté un peu par terre, parce que la fiole était trop pleine.

— Je ne suis plus surpris si je ne trouvais pas mon compte ; voilà la cause du déficit ; c'est la cinquième marche que tu as renversée, maladroit ! Alors, nous allons traiter ta femme comme ayant roulé cinq marches d'un perron.

Et il donna au paysan cinq ou six petits paquets et autant de fioles, le tout étiqueté en latin.

— J'aurais cru, dit mon oncle, que vous auriez d'abord pratiqué une abondante saignée.

— Si c'eût été une chute de cheval, une chute d'arbre, une chute sur la route, oui ; mais une chute sur un perron, voilà toujours comme cela se traite.

Une jeune fille vint après le paysan.

— Eh bien ! comment va ta mère ? lui dit le docteur.

— Beaucoup mieux, monsieur Minxit ; mais elle ne peut reprendre ses forces, et je venais vous demander ce qu'elle doit faire.

— Tu me demandes ce qu'il faut lui faire, et je parie que vous n'avez pas le sou pour acheter des remèdes !

— Hélas ! non, mon bon monsieur Minxit, car mon père n'a plus d'ouvrage depuis huit jours

— Alors pourquoi diable ta mère s'avise-t-elle d'être malade ?

— Soyez tranquille, monsieur Minxit, aussitôt que mon père travaillera, vous serez payé de vos visites ; il m'a bien chargée de vous le dire !

— Bon ! voilà encore une autre sottise, il est donc fou, ton père, de vouloir me payer mes visites quand il n'a pas de pain !... Pour qui me prend-il donc, ton imbécile de père ?... Tu iras ce soir, avec ton âne, chercher un sac de mouture à mon moulin, et tu vas emporter un panier de vin vieux avec un quartier de mouton ; voilà, pour le moment, ce qu'il faut à ta mère. Si d'ici à deux ou trois jours ses forces ne reviennent point, tu me le feras dire. Va, mon enfant.

— Eh bien, dit M. Minxit à Benjamin, comment trouves-tu la médecine des urines ?

— Vous êtes un brave et digne homme, monsieur Minxit ; voilà ce qui vous excuse ; mais, diable ! vous ne me ferez toujours pas traiter une chute de perron autrement que par la saignée.

— Alors, tu n'es qu'un conscrit en médecine ; tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez ?... Eh bien donc, tu ne consulteras pas les urines ; mais c'est dommage, tu aurais fait un joli sujet.

CLAUDE TILLIER.

Le faux-col. — Le professeur vient d'expliquer que dans un quart il y a deux huitièmes. Il interpelle Bob, qui n'écoute pas :

— Bob, qu'y a-t-il dans un quart !

— De la mousse, répond Bob, dont le père tient une brasserie...

Ciliaque de l'ouïe de ricin.

Sède-vo que l'è que dài gnù ào dài z'agat ? Petitre bin que nà, cà dein noutron temps on n'avai pas de ciliau bougreri que l'è bouté d'ora l'ant et que l'è dài z'affère riond et gros quemet dài pronme beroz. Lè z'autro iàdzo, quand on voliâve redzo on bouibo on lâi atse-tave on coucon ào bin onna navetta, ora lâi faut de ciliau z'agat que l'è onna vergogne ;